

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE

9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRE COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

POUR SAUVER LE "LIBERTAIRE" QUOTIDIEN

Avant tout, un moyen pratique

Courrons au plus pressé, d'abord. Le temps presse. Le cycle qui nous sépare du 20 mai est bref. A peine quinze jours, mais quinze jours encore. Nous avons de la marge, à condition de ne pas gaspiller un seul des instants précieux que nous assigne l'échéance fatale.

Car tout le monde l'a compris, la décision du Conseil d'Administration est formelle et irrévocable : le 20 mai le *Libertaire* quotidien disparaîtra, à moins que...

A moins que les anarchistes n'en décident autrement, qu'ils n'aient pris leurs dispositions pour combler le déficit que les ressources produites par la vente au numéro et la rentrée des abonnements sont, présentement, incapables d'éteindre.

A combien se chiffre ce déficit ? D'après les comptes publiés, il approche de 350 francs par jour. En chiffres ronds, dix mille francs par mois.

C'est faute de ne pouvoir être assuré d'un appoint exceptionnel de dix mille francs par mois que le *Libertaire* quotidien va sombrer.

Dix mille francs à trouver mensuellement, c'est énorme et c'est peu de chose. C'est énorme s'il s'agit de se les procurer auprès de quelques dizaines, voire de quelques centaines de camarades. C'est peu de chose si, au contraire, un nombre plus élevé de copains se chargent de fournir ces dix mille francs.

Mon idée vaut ce qu'elle vaut et le système que je propose est peut-être inférieur à ceux que d'autres auraient pu apporter. Mais aucune solution pratique n'a été produite et quinze jours seulement restent à notre disposition pour donner au *Libertaire* quotidien la possibilité de doubler le cap difficile du 20 mai — en attendant que, par la suite, il puisse vivre et prospérer. Des explications et des précisions complémentaires viendront en leur temps.

Mais il faut faire vite et se remuer ; il faut prouver si oui ou non les Anarchistes tiennent à conserver à la disposition du mouvement anarchiste leur organe quotidien.

Faute de mieux, voici donc une solution qui, si elle n'est pas parfaite soit-elle, est néanmoins suffisante pour permettre au *Libertaire* quotidien de tenir le coup :

TROUVER 10.000 FRANCS PAR LE

VERSEMENT DE 5 FRANCS EFFEC- TUE PAR 2.000 CAMARADES.

Mais entendons-nous bien !

D'abord, il faut absolument que ces 2.000 camarades envoient avant le 20 mai, sans aucune faute, leurs 5 francs. Si, avant cette date limite, 10.000 francs n'étaient pas rentrés dans la caisse du *Libertaire* quotidien, ce serait la certitude que celui-ci n'a plus à compter sur le concours des Anarchistes et qu'il ne lui reste qu'à tenir sa triste promesse : disparaître !

Premier point.

Ensuite, il est indispensable que cet effort de 2.000 camarades ne soit pas un feu de paille, qu'il ne soit pas éphémère. Il est nécessaire qu'il se poursuive sans relâche, avec persévérance et ténacité. Il faut que le *Libertaire* quotidien ne soit pas seulement certain d'avoir son déficit couvert le 20 mai et qu'il se demande avec angoisse s'il en sera de même le 20 juin. Il faut que le *Libertaire* puisse avoir la conviction profonde qu'il continuera à paraître non seulement après le 20 mai, mais encore après le 20 juin, mais aussi après tous les autres 20 à venir. Il faut que les 2.000 camarades qui enverront leur thune avant le 20 mai prennent par devers eux-mêmes l'engagement formel d'en envoyer une autre le 20 juin et tous les autres mois, pendant trois mois, pendant six mois, pendant un an au besoin. Et sans qu'il soit utile de les taper sans désemparer pour leur arracher leur thune mensuelle.

C'EST DE CE SACRIFICE INFIME DE 1 FR. 25 PAR SEMAINE, DE 5 FRANCS PAR MOIS CONSENTE PAR 2.000 COMPAGNONS QUE DÉPEND L'EXISTENCE DU LIBERTAIRE QUO- TIEN.

Pour obtenir si peu de chose, il faut pousser des cris comme si l'on demandait la conquête du Pérou ou de la lune.

Cinq francs par mois ! Un sacrifice cela ! Peuh ! Pas même une misère.

C'est pourtant d'elle que peut se jouer le sort du *Libertaire* quotidien.

Mais y a-t-il 2.000 Anarchistes sérieux et sincères en France ?

Nous les verrons bien.

Louis DESCARSIN.

La foire électorale

La foire actuelle offre-t-elle davantage d'intérêt qu'auparavant ? Cela est affaire de goût, de tempérament, de couleur.

Incidentement, j'ai assisté à un tournoi limité entre deux concurrents, deux proches voisins, deux frères brouillés provisoirement : orthodoxe et résistant. J'ai alors compris les guerres religieuses entre catholiques et protestants, le fanatisme, la Saint-Barthélémy.

Une salle de 4 à 500 personnes, le bureau occupé par les résistants, une opposition continue et despote de 20 à 30 orthros, dont quelques-uns avaient bien diné, sous la conduite d'un jeune couple élégant, aux lunettes exotiques, dont tout le travail consistait à exciter les perroquets, grises d'aramon et de lieux communs. Pauvre prolétariat !

A un moment donné, alors qu'un résistant arrivait à se faire entendre, l'élegant tchèkiste déclara à un dizainier : « Il ne faut pas que cela aille à la tribune, autrement cela irait mal pour nous ! » Et le chahut reprit crescendo.

Ainsi donc, la vérité pure de l'orthodoxie s'impose surtout par l'obstruction, le bruit, l'absence de discussion. La foi aveugle prime la controverse ! Heureux les peuples d'esprit.

Ce soir-là, les résistants méritèrent bien leur nom. Ils résistèrent de 9 heures à minuit, finirent par s'imposer aux frères ennemis et purent débiter avantageusement leurs ounguents et autres spécialités de la maison, articles d'ailleurs identiques, d'autant meilleure qualité et à des prix aussi élevés, que ceux présentés par le boutiquier orthodoxe appelé à la contradiction. Le malheureux faisait l'effet d'un commis expliquant le prospectus d'un patron.

Un résistant réplique avec assez de logique que les programmes étaient pareils. Comme il avait à peu près la même voix et la même figure que l'ortho et que beaucoup d'auditeurs ne s'étaient pas même aperçus du changement de phonographe, les plus engrangés du début, qui s'étaient esquivés, le gosier à vociférer contre les « traitres », se mirent à applaudir furieusement, à s'en abimer les palmes et les phalanges. Les chefs orthros semblaient eux-mêmes ébranlés par ce changement brusque de leur « masso ».

Allez donc croire, après cela, à la clairvoyance, à la constance et à la sagesse des électeurs !

Dans l'*Œuvre*, le citoyen Herriot, qui écrit mieux que moi, fait un tableau assez exact et pittoresque de l'obstruction communiste :

« Mêmes ritas toujours reproduits. D'abord, la lutte pour la possession matérielle du bureau, les pugnals sur la scène, les décors que l'on risque de recevoir sur la tête. Cinquante individus habilement répartis dans la salle et tenant l'« Internationale » avec une précision de séminaristes. Certains de ceux qui doivent parler se sont composé des silhouettes pour impressionner l'auditoire : les lunettes noires sont fort à la mode.

« Détail curieux : lorsque les anarchistes apparaissent, tous ces furieux se terrent comme des lapins. »

C'est très habile de se moquer des communistes et de flatter les anarchistes. Personne n'est dupé de compliments aussi flatteurs qu'intéressés.

A cette genitillesse « radicale », nous répondrons à l'occasion. La fabie du regard et du corbeau comporte plus d'un enseignement.

Le chef d'orchestre Billiet, de l'Union des Intérêts économiques, fait une musique taquine et endiablée.

Il y a d'abord l'affiche du « Boche ». Tous ceux qui gênent le Bloc national sont dénoncés comme vendus à l'Allemagne !

Un almanach, *La Veillée*, a été répandu à 800.000 exemplaires à travers tout le pays.

Un tract intitulé : « La part du travail dans le régime capitaliste », tend à démontrer que les travailleurs ne sont pas sacrifiés dans la société actuelle.

Il y a d'autres tracts sur « le socialisme qui est la mort du commerce, et l'ennemi de la terre », sur « la vie chevre », sur « la paix », par la guerre.

Et les affiches illustrées ! Et les journaux distribués à profusion ! Le journal *l'Effort* dirigé par Zévès et par Jacques Prôlo, ancien anarchiste, publie les chansons de M. Billiet. Il y a aussi le *Réveil Economique*.

Et derrière les musiciens, il y a les Compagnies de chemin de fer qui se plaignent de faire du déficit, il y a les Compagnies d'assurances qui détroussent les accidents du travail, il y a le Crédit foncier.

A la foire précédente, grâce à son système garanti, M. Billiet avait fait élire 120 millions et 380 députés dont l'élection avait été payée par sa puissante firme.

Avec M. Billiet, on peut dire que « la Main qui étouffe » — la sienne — a remplacé « l'Homme au couteau entre les dents » — au figuré.

Cela nous donne une bonne opinion de la « souveraineté nationale ».

SPARTACUS

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	ET L'EXTRÉMISSIME
Un an.... 40 fr.	Un an... 112 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr.	Trois mois... 22 fr.
Chaque postal Lentente	56-02

Les anarchistes oeuvrent insta...
un milieu social qui assure à chaque...
individu le maximum de bien-être et...
de liberté adéquate à chaque époque.

ELECTIONS LÉGISLATIVES DU 11 MAI 1924 - LISTE LIBERTAIRE

Electeur,

Ainsi tu vas voter. En déposant un bulletin dans l'urne électorale, tu te figuras participer à la Souveraineté du Peuple ; en réalité, tu abdiques, par ce geste, tout pouvoir d'action personnelle. TU T'ASSUJETTIRAS.

Tu vas choisir les hommes chargés par *toi* de faire les lois dont tu souffriras. Tu ne subiras plus des rois ou des dictateurs qui se seront imposés à toi par la force. Tu auras désigné toi-même tes tyrans. TU AURAS FORGE TES PROPRES CHAINES.

Insoucieux de ta destinée, te délassant du soin de tes propres affaires, électeur, tu vas te livrer, pieds et poings liés pendant quatre années, à des maîtres.

Tu vas voter. Et pour qui ?

Est-ce pour le Bloc National ?

Si tu es de ceux qui créèrent la Chambre « bleu horizon » de 1919, es-tu satisfait de l'œuvre de tes élus ? Pendant quatre ans de législature, as-tu reçu le prix de la confiance en ces aventuriers réactionnaires qui te promettent les planifiées bénéfices de la Victoire ?

Qu'en as-tu tiré, homme de la France du Droit, sinon des impôts nouveaux, ta Vie chère et ton franc au rabais sur le marché du Monde ? Toi qui as eu la naïveté de combattre pour la Justice et la Civilisation, on te pille, on t'affame pour le plus grand bénéfice des requins de la Finance et des mercantis du haut commerce.

Vas-tu envoyer du nouveau au pouvoir les artisans de cette ruine ?

Non, Mais tu veux voter encore,

Est-ce pour le Bloc des Gauches ?

Malheureux, tu as bien peu de mémoire. En mai 1914, n'était-ce pas une formidable majorité de radicaux et de socialistes que les suffrages du Peuple Souverain envoyèrent au Palais-Bourbon ? Et n'est-ce pas un gouvernement de gauche qui fut fait partie, quelques semaines plus tard, dans les ignobles tranchées de la Grande Guerre ?

HOMMES DE FRANCE,

Il y a 130 années, vos ancêtres ont renversé le pouvoir royal au nom de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité. Ils ont fait la Révolution pour que les gens du Peuple, ceux qui produisent à la ville et aux champs, ne puissent pas manquer de pain et pour que les hommes de pensée ne risquent pas la Bastille en écrivant ou en parlant suivant leur conscience. Les politiciens de la République se sont servis des belles formules de la Révolution pour piéger vos suffrages, hommes du peuple français. Radicaux et radicaux-socialistes, ils ont tiré leur sort et celui de la République à la nouvelle force d'exploitation : le Capitalisme. Ils ont pris parti comme hommes de gouvernement contre les travailleurs. ILS PORTENT SUR LEURS MAINS, TOUT COMME POINCARÉ, LE SANG DES OUVRIERS.

Voici les SOCIALISTES. Ceux-ci vous promettent la fin de toute misère, grâce à l'abolition de la propriété privée. L'Etat-providence, juste dispensateur des produits du travail libre, tel est le Paradis dont les socialistes sont les prêtres avant les élections. Mais, une fois élus, ces collectivistes trouvent plus pratique d'oublier leur idéal et de participer aux fonctions de l'Etat-gendarmerie. Ils se font les protecteurs de cette propriété privée qu'ils révèlent d'anéantir. Un Briand, un Millerand, un Viviani sont les tristes exemples de la trahison socialiste.

Travailleurs, éternels dupés,

Paris de l'Usine, du Bureau et des Champs,

Comment manifesterez-vous votre volonté d'émancipation ?

Seulement par votre action directe, par votre organisation de classe. Groupez-vous et faites la Révolution.

Abolissez le patronat. Supprimez les intermédiaires. Prenez en mains vos instruments de travail. Gérez vous-mêmes votre production.

Saine pensée, fière volonté. Comment la réaliserez-vous ? Encore une fois un Parti politique se met en avant pour transformer vos décisions d'action en bulletins de vote.

Le PARTI COMMUNISTE dit aux travailleurs :

« Nous sommes le BLOC OUVRIER ET PAYANS. Nous voulons par la Révolution renverser la République bourgeoise, abolir le Capital, instaurer la République des Soviets. Nous sommes contre le Parlement. Mais nous croyons à la nécessité d'une Dictature. Et nous nous emparons de l'Etat par la force pour gouverner au nom du Proletariat. En attendant, votez pour nous. Envoyez-nous au Parlement pour y défendre vos idées révolutionnaires. »

Votez donc pour le Bloc ouvrier et payan, électeurs, et vous nous en direz des nouvelles dans quelques années. Comme leurs frères aînés les socialistes, ces « communistes » s'adapteront au milieu parlementaire. Ils voteront les budgets de guerre. Ils préconiseront les réformes. Ils endigueront les colères du prolétariat. Ils seront des parlementaires aspirant, comme les autres, au gouvernement des hommes.

A moins que ces bolcheviks ne s'exercent, au Palais-Bourbon à leur rôle de dictateurs communistes, tout comme le plus malhonnête homme de France, Léon Daudet et ses complices de l'Action Française, prétendent s'y exercer à leurs fonctions de dictateurs fascistes.

Assez sang de révolutionnaires, travailleurs manuels et intellectuels, les politiciens du Parti Communiste cimenteront les murs des nouvelles prisons d'Etat. Ce sang généreux n'aura coulé que pour rendre plus beaux des blés que vous ne récolterez pas vous-mêmes, des blés dont vous ne mangerez pas le pain.

Alors pour qui voter ?

Les Anarchistes vous répondent : POUR PERSONNE.

Car un homme ou un groupe d'hommes ne peuvent, même avec la meilleure volonté et la plus grande sagesse du Monde, assurer votre bonheur.

Il appartient à chacun d'entre vous de conquérir bien-être et liberté par votre propre action.

Il appartient aux travailleurs de réaliser leur émancipation sur le terrain même du travail.

</

Les Sirènes

Ceux qui ont étudié la criminologie pratique savent combien est grand le pourcentage des émouvements que leur amour pour une femme a menés en prison. A en croire son extrait de jugement, le condamné l'est pour vagabondage spécial, faux, vol simple ou vol qualifié, agression à main armée, meurtre, etc... Mais gagnez la confiance du détenu, du bagnard, du relégué — captez-la de façon qu'il vous raconte son « histoire », vous ne tarderez pas longtemps à apprendre que dans un très grand nombre de cas — l'ose hasarder dans la majorité des cas — il y a une femme à l'origine de ce qu'ils appellent « leurs malheurs ». C'est une grande erreur de s'imaginer que ceux qui languissent entre les quatre murs d'une Maison centrale ou — en attendant d'y laisser leur peau — sous le soleil de la Guyane, sont des *asociaux*, dans le sens où nous l'entendons, nous autres, anarchistes ; la plupart de ces *outlaws* sont des bourgeois manqués. La plupart du temps, c'est accidentellement — très accidentellement — qu'ils sont devenus des « illégaux ».

Un tel était un jeune et bon ouvrier ; mais, joli garçon, il a été remarqué par une jolie fille, de la classe de celles qu'on qualifie de « meurs légères » ; elle l'a accapré, a voulu en faire « son homme » — tant et si bien qu'il en a perdu le goût du travail, goût point difficile à perdre, comme on sait. Il attend que ses quinze mois de prison soient écoulés pour s'en aller sur les bords du Maroni, en quelque camp de réfugiés. Car la III^e République ne badine pas avec les souteneurs non-officiels : elle ne se montre accueillante qu'aux maquereaux titrés, aux gentlemen décadents qui « se relont » en épousant une riche héritière bourgeoisie — ceux-là se voient récompensés par un siège à la Chambre, à moins que ce ne soit par une ambassade ; d'autres se résignent à succéder tout honneur à leur beau-père, comme chef d'industrie ou comme rentier.

Cet autre a connu une femme à qui il fallait toilettes et bijoux. Comment faire, quand on est un modeste employé de bureau et que la femme vous tient à la peau ? On joue aux courses avec de l'argent prélevé sur la caisse du patron, quand on est caissier ; on garde pour soi le montant des factures touchées, un jour qu'elles atteignent une somme rondelette, quand on est encaseur ; — on lave des têtes, on falsifie des chèques, quand on est employé de banque. On commet un abus de confiance quelconque. Voilà la femme aimée parée, habillée à en faire pâlir la femme du patron estampé ou escroqué. Mais voilà aussi l'amoureux parti pour Melun, Thouars ou Cayenne.

Celui-ci a vu « rouge » un jour. L'avait-elle fait souffrir, sa « môme » ? Il est né sous une malheureuse étoile, doublement affligé qu'il est et d'un tempérament jaloux et d'une amie coquette. Il a vu rouge et il a « bulé » celui qu'il croyait être son rival. Sans son avocat, qui a ému le jury en racontant les affronts et les avanies dont le malheureux avait été abrégé par celle qu'il adorait — à la folie, on peut bien le dire, sans son avocat donc, il passait sous la coupe. En cela eût mieux valu que les « durs à perpète » dont l'a gratifiée la Cour d'assises.

Ces trois cas typiques sont bien connus de tous ceux qui ont étudié la psychologie du « criminel ». Pour ma part, je les ai rencontrés tirés à une foule de clichés. Naturellement, il y a des cas dont le processus est plus compliqué, où il faut creuser plus profondément pour découvrir « la femme ». Ils sont moins fréquents. On trouve aussi un assez grand nombre d'emprisonnés qui ont été « donnés » par leurs compagnes, qui connaissaient de leur passé un acte répréhensible et punisable, et qui ont livré ce secret à la police. C'est un fait reconnu que les femmes vendent proportionnellement beaucoup plus d'hommes à la justice que les hommes ne dénoncent de femmes. Chez beaucoup de femmes des milieux où se recrute la population des établissements pénitentiaires, il existe un plaisir, une jouissance sadique à voir cruellement souffrir l'homme, les hommes qui les ont aimées. Je n'analyse pas le fait. Je le constate. Je ne fais pas ici œuvre scientifique, mais une chronique.

**

Il arrive que cette tendance à faire souffrir l'homme qui l'aime se retrouve parfois chez la femme dite « d'idées avancées ». Au cours d'une tournée de réunions effectuée il y a peu de temps, j'ai été mis au courant d'une histoire d'un autre genre, que je vais vous narrer, tandis qu'elle est encore toute chaude à ma mémoire.

Dans une ville que la Saône traverse avec la grâce nonchalante qu'en lui connaît, habite depuis treize ou quatorze ans un de mes meilleurs amis, que nous appellerons, si vous voulez, Lucien. Lucien est un camarade dans tout le sens du mot. Durant la guerre, il a refusé de marcher ; il ne s'est pas réfugié dans le maquis de l'objection de conscience dont les promoteurs, pour lancer l'idée, ont attendu qu'il n'y ait plus de danger. Il a refusé, en pleine guerre, de porter les armes. Cela lui a coûté la bagatelle de cinq années de prison qu'il a accomplies presque intégralement. Cinq années durant lesquelles il a été, non plus un homme, mais un matricule ; cinq années durant lesquelles il ne pouvait faire un pas sans être surveillé, pas même dormir, pas même satisfaire ses besoins les plus intimes. Cinq années durant lesquelles ses compagnons de souffrance eux-mêmes lui tenaient rigueur de ne pas avoir des idées comme « tout le monde ». Cinq ans durant lesquels il ne put écrire ni recourir une lettre sans passer par la censure, pas lire de livres autres que ceux — « hâlas ! — de la bibliothèque de l'établissement où il était détenu. Quelle souffrance pour mon ami Lucien, qui est un érudit, on lit Shakespeare, Cervantes, Dante Alighieri dans l'original... Toutes choses ont une fin pourtant et un jour vint où mon ami vit s'ouvrir les lourdes portes de son enfer. Le voilà revenu à la vie active, un désir lui consumant l'âme : se réatteler à sa besogne de déclassage de cervaux, de débrouillage de crânes.

Quelques mois après sa réapparition au plein jour de la liberté, mon ami Lucien fit la connaissance — très accidentellement — d'une employée des postes travaillant à une vingtaine de kilomètres de la ville où il réside, et que nous appellerons Jeanne pour les besoins de la cause.

Jeanne était jolie, dans l'épanouissement de ses trente ans, gracieuse, ondouleuse, souple. Non point un corps mièvre, d'une féminité douteuse, comme le veut la mode, mais un corps de femme, sain, aux formes rappelant la Vénus de Milo. De beaux yeux, prenantes, voluptueux, mais le regard fuyant, trop ruyant quand même. Un port de déesse et de toute la personne, un air de séduction rayonnant et captivant presque malgré soi. Un parler aisé et choisi. Tout cela était laissé peut-être indifférent l'artiste qui est enfin de compte mon ami Lucien. Si Jeanne n'avait pas été une intellectuelle, Lucien a beaucoup souffert du manque d'amour durant les cinq années de son dur emprisonnement. Lucien est passionnément amoureux, mais il a un faible, un très grand faible pour les « intellectuelles ». Jeanne donc était une intellectuelle ; elle lisait les journaux anarchistes ou les avait lus, elle avait parcouru l'Ibsen et étudié Palante ; elle comprenait Stirner elle s'affichait volontiers « stirmerienne ». Des stirmeriennes, cela ne se rencontre pas à tout bout de champ. Et avec cela élégante et toujours joyeusement habillée.

J'ai dit que Lucien était d'un tempérament passionné, donc porté aux extrêmes. Jeanne lui plut et il l'aima tout de suite, avec fougue, épouvanté. La vérité me force à dire que la jeune femme montra beaucoup plus de coquetterie qu'il n'aurait été de mise, et cela eut du ouvrir les yeux de mon ami. Lucien qui est de bons foi croit ce que les femmes lui disent — il voit toujours en elles des camarades. Il crut Jeanne quand elle lui écrivait qu'elle l'aimerait longtemps, qu'elle le savait, qu'elle le sentait. Il la crut quand elle lui promit une amitié sûre, durable, originale, qui résisterait aux épreuves. Il la crut quand elle lui écrivait, par exemple : « Hier, je me sens aimée comme j'ai tant besoin d'être, sans hâte, doucement, avec les simples mots qui prennent l'âme. Cela m'a été très doux, très égoïstement doux », etc. Il la crut d'autant plus que l'ayant mise au courant d'une désillusion amoureuse de jadis, dont il avait longtemps et atrocement souffert, il lui avait demandé — en camarade — de ne le point faire souffrir. « Elle se serait retirée alors, m'avouait-il l'autre jour mon ami, que cela ne m'aurait rien fait ». Elle ne se retira pas et comme le bureau de poste où elle travaillait est situé sur la ligne Paris-Lyon, et que Lucien se rend assez fréquemment dans cette dernière ville, nos deux tourtereaux se remettaient de la main à la main leurs lettres parée, habillée à en faire pâlir la femme du patron estampé ou escroqué. Mais voilà aussi l'amoureux parti pour Melun, Thouars ou Cayenne.

Celui-ci a vu « rouge » un jour. L'avait-elle fait souffrir, sa « môme » ? Il est né sous une malheureuse étoile, doublement affligé qu'il est et d'un tempérament jaloux et d'une amie coquette. Il a vu rouge et il a « bulé » celui qu'il croyait être son rival. Sans son avocat, qui a ému le jury en racontant les affronts et les avanies dont le malheureux avait été abrégé par celle qu'il adorait — à la folie, on peut bien le dire, sans son avocat donc, il passait sous la coupe. En cela eût mieux valu que les « durs à perpète » dont l'a gratifiée la Cour d'assises.

Ces trois cas typiques sont bien connus de tous ceux qui ont étudié la psychologie du « criminel ». Pour ma part, je les ai rencontrés tirés à une foule de clichés. Naturellement, il y a des cas dont le processus est plus compliqué, où il faut creuser plus profondément pour découvrir « la femme ». Ils sont moins fréquents. On trouve aussi un assez grand nombre d'emprisonnés qui ont été « donnés » par leurs compagnes, qui connaissaient de leur passé un acte répréhensible et punisable, et qui ont livré ce secret à la police. C'est un fait reconnu que les femmes vendent proportionnellement beaucoup plus d'hommes à la justice que les hommes ne dénoncent de femmes. Chez beaucoup de femmes des milieux où se recrute la population des établissements pénitentiaires, il existe un plaisir, une jouissance sadique à voir cruellement souffrir l'homme, les hommes qui les ont aimées. Je n'analyse pas le fait. Je le constate. Je ne fais pas ici œuvre scientifique, mais une chronique.

**

Il arrive que cette tendance à faire souffrir l'homme qui l'aime se retrouve parfois chez la femme dite « d'idées avancées ». Au cours d'une tournée de réunions effectuée il y a peu de temps, j'ai été mis au courant d'une histoire d'un autre genre, que je vais vous narrer, tandis qu'elle est encore toute chaude à ma mémoire.

Dans une ville que la Saône traverse avec la grâce nonchalante qu'en lui connaît, habite depuis treize ou quatorze ans un de mes meilleurs amis, que nous appellerons, si vous voulez, Lucien. Lucien est un camarade dans tout le sens du mot. Durant la guerre, il a refusé de marcher ; il ne s'est pas réfugié dans le maquis de l'objection de conscience dont les promoteurs, pour lancer l'idée, ont attendu qu'il n'y ait plus de danger. Il a refusé, en pleine guerre, de porter les armes. Cela lui a coûté la bagatelle de cinq années de prison qu'il a accomplies presque intégralement. Cinq années durant lesquelles il a été, non plus un homme, mais un matricule ; cinq années durant lesquelles il ne pouvait faire un pas sans être surveillé, pas même dormir, pas même satisfaire ses besoins les plus intimes. Cinq années durant lesquelles ses compagnons de souffrance eux-mêmes lui tenaient rigueur de ne pas avoir des idées comme « tout le monde ». Cinq ans durant lesquels il ne put écrire ni recourir une lettre sans passer par la censure, pas lire de livres autres que ceux — « hâlas ! — de la bibliothèque de l'établissement où il était détenu. Quelle souffrance pour mon ami Lucien, qui est un érudit, on lit Shakespeare, Cervantes, Dante Alighieri dans l'original... Toutes choses ont une fin pourtant et un jour vint où mon ami vit s'ouvrir les lourdes portes de son enfer. Le voilà revenu à la vie active, un désir lui consumant l'âme : se réatteler à sa besogne de déclassage de cervaux, de débrouillage de crânes.

Quelques mois après sa réapparition au plein jour de la liberté, mon ami Lucien fit la connaissance — très accidentellement — d'une employée des postes travaillant à une vingtaine de kilomètres de la ville où il réside, et que nous appellerons Jeanne pour les besoins de la cause.

qui vous estampent sur le poids, le volume, la qualité, la quantité de ce qu'ils vous débitez ; qui vous comptent cent sous, dix francs, vingt francs, ce qui leur passe par la tête, pour une réparation de montre ou de vélo ; qui feraien envoyé au bague un pauvre hère qui aurait essayé de leur passer un billet de banque d'un demi-louis ! Jeanne — cela va sans dire — est restée au mieux avec les siens. Anarchiste ? Mais elle s'est tourmentée 8 jours parce qu'une nuit où elle avait reçu Lucien chez elle, son voisin du bâtiment en face lui a posé une question captive : « Que diront sa mère, ses collègues, la receveuse ? Stirmerienne ? Pure fantaisie ?

Elle a offert Stirner en passant, comme elle fait de tout ce que touche son intelligence, mais sans en saisir la portée générale ; le fond des ses lectures, les écrits qu'ont fait ses délices, se sont les Bourget, les Prévost, les René Bazin, les Gyp et *tutti quanti*. Capable d'amour ? Mon ami n'est pas le seul à avoir été victime de sa coquetterie malfaisante : tôt employé de l'Enregistrement, pour la fuit, a volé jusqu'au Maroc ; elle est d'ailleurs assez école-tique dans ses choix : chefs de gare, officiers, élèveurs, instituteurs, pourvu qu'elle séduise, qu'elle conquière, qu'elle fasse souffrir. Le plus curieux c'est que dans le bourg où elle réside elle ne passe pas pour amour libriste, mais pour entretien, ses toilettes excédant les appontements qu'en lui suppose. Jeanne a voulu ajouter Lucien à la liste de ses caprices, simplement parce qu'elle avait envie de gouter de l'anarchisme, comme d'autres coquettesses ressentent l'envie de goûter du curé ou du militaire, pour en jouer, pour s'amuser un peu de temps. Mon ami s'est laissé prendre, et quand il essayé de la guérir en lui exposant le plus gentiment possible tout ce que mon enquête m'avait révélé.

E. ARMAND.

GROUPE DE SAINT-DENIS

Aujourd'hui, à 20 heures
Salle de la Légion d'Honneur

DOIT-ON VOTER ?

Grande Conférence publique
et contradictoire
avec le concours de :

ANDRÉ COLOMER

Entrée gratuite.

m. Cachin abuse

La maison de la mission commerciale russe à Berlin a été envahie par la police prussienne.

Le thème allemand est celle-ci : deux policiers allemands accompagnaient un prisonnier qui s'échappa et se réfugia au siège de la mission russe. Les flics le poursuivirent à l'intérieur. Ils furent faits prisonniers et gardés un moment. Relâchés, ils allèrent chercher du renfort et revinrent fouiller l'immeuble. La mission commerciale russe n'est pas une ambassade, elle n'est pas inviolable.

Voici la thèse russe : nous n'avons pas vu de prisonnier. La police prussienne a enlevé notre maison qui est inviolable et nous avons été arrêtés.

La-dessous, le belliqueux Cachin s'en-t-en-guerre une fois de plus avec la peau des autres et prononce presque la *casu* avec des développements aussi déplacés que ridicules.

Nous estimons, nous, que l'incident doit être réduit à sa juste expression. Il y a eu bataille entre des agents de la police et des policiers allemands accompagnant un prisonnier qui s'échappa et se réfugia au siège de la mission russe. Les flics le poursuivirent à l'intérieur. Ils furent faits prisonniers et gardés un moment. Relâchés, ils allèrent chercher du renfort et revinrent fouiller l'immeuble. La mission commerciale russe n'est pas une ambassade, elle n'est pas inviolable.

Point n'est besoin d'envenimer ces querelles, subalternes, ni de monter sur l'arc de triomphe pour crier à l'outrage du drapé, au sacrilège de la patrie. Surtout quand on n'est pas suffisamment courageux pour exposer son individu lorsqu'il s'agit de mettre en exécution des menaces dont on est si prodigue.

Votre gouvernement russe, qui expulse ses propres nationaux pour délit d'opinion, comme cela est arrivé pour Schapiro, est-il autorisé à se plaindre, s'il y a lieu, des brimades d'un autre gouvernement ?

On dirait, monsieur Cachin, que vous êtes plutôt la cour à Moscou que la défense des principes révolutionnaires !

Point n'est besoin d'envenimer ces querelles, subalternes, ni de monter sur l'arc de triomphe pour crier à l'outrage du drapé, au sacrilège de la patrie. Surtout quand on n'est pas suffisamment courageux pour exposer son individu lorsqu'il s'agit de mettre en exécution des menaces dont on est si prodigue.

Votre gouvernement russe, qui expulse ses propres nationaux pour délit d'opinion, comme cela est arrivé pour Schapiro, est-il autorisé à se plaindre, s'il y a lieu, des brimades d'un autre gouvernement ?

On dirait, monsieur Cachin, que vous êtes plutôt la cour à Moscou que la défense des principes révolutionnaires !

Point n'est besoin d'envenimer ces querelles, subalternes, ni de monter sur l'arc de triomphe pour crier à l'outrage du drapé, au sacrilège de la patrie. Surtout quand on n'est pas suffisamment courageux pour exposer son individu lorsqu'il s'agit de mettre en exécution des menaces dont on est si prodigue.

Votre gouvernement russe, qui expulse ses propres nationaux pour délit d'opinion, comme cela est arrivé pour Schapiro, est-il autorisé à se plaindre, s'il y a lieu, des brimades d'un autre gouvernement ?

Point n'est besoin d'envenimer ces querelles, subalternes, ni de monter sur l'arc de triomphe pour crier à l'outrage du drapé, au sacrilège de la patrie. Surtout quand on n'est pas suffisamment courageux pour exposer son individu lorsqu'il s'agit de mettre en exécution des menaces dont on est si prodigue.

Point n'est besoin d'envenimer ces querelles, subalternes, ni de monter sur l'arc de triomphe pour crier à l'outrage du drapé, au sacrilège de la patrie. Surtout quand on n'est pas suffisamment courageux pour exposer son individu lorsqu'il s'agit de mettre en exécution des menaces dont on est si prodigue.

Point n'est besoin d'envenimer ces querelles, subalternes, ni de monter sur l'arc de triomphe pour crier à l'outrage du drapé, au sacrilège de la patrie. Surtout quand on n'est pas suffisamment courageux pour exposer son individu lorsqu'il s'agit de mettre en exécution des menaces dont on est si prodigue.

Point n'est besoin d'envenimer ces querelles, subalternes, ni de monter sur l'arc de triomphe pour crier à l'outrage du drapé, au sacrilège de la patrie. Surtout quand on n'est pas suffisamment courageux pour exposer son individu lorsqu'il s'agit de mettre en exécution des menaces dont on est si prodigue.

Point n'est besoin d'envenimer ces querelles, subalternes, ni de monter sur l'arc de triomphe pour crier à l'outrage du drapé, au sacrilège de la patrie. Surtout quand on n'est pas suffisamment courageux pour exposer son individu lorsqu'il s'agit de mettre en exécution des menaces dont on est si prodigue.

Point n'est besoin d'envenimer ces querelles, subalternes, ni de monter sur l'arc de triomphe pour crier à l'outrage du drapé, au sacrilège de la patrie. Surtout quand on n'est pas suffisamment courageux pour exposer son individu lorsqu'il s'agit de mettre en exécution des menaces dont on est si prodigue.

Point n'est besoin d'envenimer ces querelles, subalternes, ni de monter sur l'arc de triomphe pour crier à l'outrage du drapé, au sacrilège de la patrie. Surtout quand on n'est pas suffisamment courageux pour exposer son individu lorsqu'il s'agit de mettre en exécution des menaces dont on est si prodigue.

Point n'est besoin d'envenimer ces querelles, subalternes, ni de monter sur l'arc de triomphe pour crier à l'outrage du drapé, au sacrilège de la patrie. Surtout quand on n'est pas suffisamment courageux pour exposer son individu lorsqu'il s'agit de mettre en exécution des menaces dont on est si prodigue.

Point n'est besoin d'envenimer ces querelles, subalternes, ni de monter sur l'arc de triomphe pour crier à l'outrage du drapé, au sacrilège de la patrie. Surtout quand on n'est pas suffisamment courageux pour exposer son individu lorsqu'il s'agit de mettre en exécution des menaces dont on est si prodigue.

Point n'est besoin d'envenimer ces querelles, subalternes, ni de monter sur l'arc de triomphe pour crier à l'outrage du drapé, au sacrilège de la patrie. Surtout quand on n'est pas suffisamment courageux pour exposer son individu lorsqu'il s'agit de mettre en exécution des menaces dont on est si prodigue.

Point n'est besoin d'envenimer ces querelles, subalternes, ni de monter sur l'arc de triomphe pour crier à l

L'Action et la Pensée des Travailleurs

APRÈS LE PREMIER MAI

La politique l'emporte sur le syndicalisme Le politicien l'emporte sur le syndicaliste

Le *Quotidien*, journal reflétant les opinions moyennes du pays, confond dans une même signification « le Premier Mai et le 11 mai ». Est-ce tout l'enseignement que nous devons en tirer ?

Ce même journal, après avoir constaté qu'il n'y a pas eu de « journée », affirme que « jamais le prolétariat n'avait montré plus de sagesse... ni plus d'esprit politique ».

« Ce n'est pas, ajoute-t-il, que le Premier Mai ait perdu son double sens et ne soit plus pour lui qu'une fête. Il reste aussi une protestation.

« Au surplus, la protestation, c'est le 11 mai qu'elle aura lieu, et elle sera assez haute pour que tout le monde l'entende. »

Le Premier Mai ! Le 11 mai 1924 ! Si ces deux dates ne sont pas un symbole, elles définissent du moins toute la psychologie populaire et ouvrière du moment.

Tous font donner à raison au *Quotidien* ? D'autre part, l'*Humanité*, organe officiel du Parti Communiste, constate le caractère pacifique de ce Premier Mai.

« Premier Mai tranquille... Premier Mai bien calme », dit-elle.

Ainsi ces deux journaux, ayant sous leur rayon d'influence chacun une C. G. T., s'accordent pour dire que ce Premier Mai fut un jour de sagesse, de tranquillité et de calme pour le prolétariat.

La classe bourgeoise peut donc être rassurée... Elle n'a plus besoin d'avoir peur, alors...

Nous sommes loin de ces Premier Mai où les bourgeois, à l'approche de ce jour filaient à l'anglaise hors de la capitale ou cherchaient abri dans les caves. C'était l'époque où le syndicalisme avait la parole et où il occupait la première place dans l'action.

Aujourd'hui, la parole est aux Partis ! C'est eux qui sont au premier plan des préoccupations courantes.

Toutes les démagogies politiques se coalisent contre le syndicalisme si se dressent face à lui pour lui imposer silence. Et le syndicalisme se taît !

* * *

Premier Mai monotone, tranquille et calme, en effet ! Les ouvriers tranquillement venaient faire pointer leur carte aux lieux indiqués et s'en revenaient du même air tranquille.

Les premiers Premier Mai furent tragiques dans le monde. C'est ce qui en fait garder la tradition et, par là, qu'ils furent transmis à l'histoire.

Sa première notion fut une notion de revendication et de protestation, donc une notion de lutte syndicale et sociale.

Alors, le Premier Mai symbolisait les espoirs du prolétariat dans le renouveau social et sa volonté de lutte et d'action pour son affranchissement.

Aujourd'hui, une notion de paix sociale semble vouloir se substituer à la première. Les Premier Mai prennent un caractère festif et champêtre.

On ne repend plus, on ne lutte plus, on festoie.

Quoi d'étonnant alors si l'action des Partis prend le pas sur celle des Syndicats ?

L'action des Partis est plus facile et moins dangereuse. Elle se fait par voie indirecte et se déroule dans le cadre légal et démocratique.

Elle expose moins les individus, parce qu'elle compromet moins les intérêts de la bourgeoisie.

* * *

La C. G. T. de la rue Lafayette convia ses adhérents au grand festival qu'elle organisait au Trocadéro pour fêter le Premier Mai. La C. G. T. de la rue de la Grange-aux-Belles organisa onze meetings.

La s'étais la démagogie réformiste, ici la démagogie révolutionnaire. Mais ni là ni ni ce ne vibra le syndicalisme de classe qui personifie le prolétariat et symbolise la révolution sociale.

La C. G. T. ancienne groupa au Trocadéro environ 3.000 assistants.

Combien la C. G. T. U. en attira-t-elle dans ses meetings ? Mettons en tout 40.000 ? Chiffre exagéré sans doute ! Mais même si ce chiffre a été atteint ou dépasse sensiblement, représente-t-il une réelle puissance ? Je ne le pense pas.

Ce qu'il y a de frappant, c'est que toutes les questions qui forment les cahiers de revendications de l'heure sont placées sous les auspices des Partis et du suffrage universel.

La C. G. T. de la rue Lafayette compte sur les élections pour le succès de son « programme minimum » et, patronant le cartel des gauches, a remis tous ses espoirs en lui.

Cela veut dire que les deux C. G. T. comptent plus sur le Parlement et le gouvernement que sur leur action propre.

Sans doute, chacune d'elles a le soin de dire, par la voix de ses leaders principaux, qu'ils n'accordent pas plus que cela de valeur au bulletin de vote. Mais ils s'en réclament tout de même et lui font confiance, du moins en la circonspection. C'est là le point essentiel.

En bien, c'est là que réside le point sensible de la confusion où se débat le syndicalisme en cette période. Les deux C. G. T. confondent la démocratie bourgeoise avec le syndicalisme, l'action électorale et parlementaire avec l'action directe.

Jouhaux, devenu social démocrate, veut concilier les antagonismes sociaux en associant la bourgeoisie et le prolétariat avec l'Etat, pour une exploitation commune et une gestion commune des biens capitalistes devenus publics.

Pour cela, il suffit d'ajouter à la législation bourgeoise quelques réformes et quelques lois appropriées. Le système ainsi réformé fonctionnera normalement dans l'intérêt général.

Pour cela il faut être la majorité dans le

pays et le Parlement. Pour le devenir utilisons les suffrages des électeurs et les élections.

Mounousseau, expression du Parti communiste, non moins social-démocrate que Jouhaux, veut supprimer les antagonismes sociaux en s'emparant des pouvoirs politiques de l'Etat, en instituant la dictature impériale du prolétariat et en décretant la transformation sociale.

Pour s'emparer des pouvoirs politiques de l'Etat, il faut utiliser aussi bien l'action électorale que l'insurrection, les élections que le coup d'Etat.

Nous retrouvons là les anciennes idéologies du socialisme traditionnel et les vieux dogmes de l'ancien parti socialiste international.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Quand on pense que le syndicalisme avait

réagi contre ces vieilles idéologies et secoué

ces vieux dog